

BÉLIVEAU, Richard et Denis GINGRAS, *La mort*, Montréal, Trécarré, 2010, 263 p.

DI FOLCO, Philippe (dir.), *Dictionnaire de la mort*, Paris, Larousse, coll. « In Extenso », 2010, 1133 p.

Patrick Bergeron

Volume 23, numéro 1, automne 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004031ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004031ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, P. (2010). Compte rendu de [BÉLIVEAU, Richard et Denis GINGRAS, *La mort*, Montréal, Trécarré, 2010, 263 p. / DI FOLCO, Philippe (dir.), *Dictionnaire de la mort*, Paris, Larousse, coll. « In Extenso », 2010, 1133 p.] *Frontières*, 23(1), 90–91. <https://doi.org/10.7202/1004031ar>

peut rapporter « trois milliards cinq » (p. 36). Faire du bénéfice, gagner le plus d'argent possible grâce aux morts est leur obsession personnelle. Peu importe qu'ils soient ignorés parce qu'ils inspirent la peur de la mort. Le système fonctionne bien et ils s'en servent. Ils ont bien compris que « les proches, [...] tout ce qu'ils souhaitaient, c'était d'être débarrassés [du disparu] le plus rapidement possible » (p. 70). Et de faire de l'humour, en comparant le métier de croque-mort à celui de call-girl pour la raison « qu'on est largement tributaire du téléphone, [...] qu'il faille attendre du soir au matin qu'il sonne pour vous annoncer un décès impossible à prévoir » (p. 47-48).

Tandis qu'Un-tantinet remporte du succès avec son magazine « Le Club Funeralia » (p. 181) et son émission télévisée « Funérailles TV » (p. 184), Laface veut monter « une exposition nationale des funérailles », « une expo fun » (p. 155). Pour cela, il a besoin d'argent. Il va en gagner en exposant les masques mortuaires qu'il a produits jusqu'à présent et en faisant, involontairement, des visiteurs les adeptes d'une secte dont il devient le gourou : la secte des « Saints-Visages de morts » (p. 197).

LES GUERRES ET LEURS CADAVRES POUR AKIYUKI NOSAKA

Les rapprochements possibles entre l'auteur et son personnage Un-tantinet tiennent principalement dans l'engagement politique. Un-tantinet parle de manière passionnée « mêlant à ses propos le vocabulaire rébarbatif de l'ex-militant étudiant qu'il était » (p. 17). Akiyuki Nosaka connaît bien cette pratique puisqu'il s'est allié avec le front uni de la gauche et les étudiants lors des mouvements contestataires de la fin des années 1960. Quand Laface évoque « la lourde dépouille » (p. 21) du conseiller général décédé, il ne fait pas de jeu de mots par rapport au poids social de ce client et il n'est pas impressionné par le milieu de la haute société. L'auteur, connu pour être contre le pouvoir, fait un clin d'œil au lecteur en se moquant du personnage politique et des façons d'agir de son entourage. Un-tantinet est « obsédé par la peur de manquer de nourriture, ce qu'il expliqu[e] par le fait que sa pleine croissance, il l'avait vécue au sortir de la guerre, en période de pénurie » (p. 34). La sœur de l'auteur a connu aussi la famine après la chute du gouvernement et les destructions intervenues durant cette période. Akiyuki Nosaka se reprochera toujours de

l'avoir laissée mourir de faim après la capitulation du Japon, épisode qu'il décrira dans *La Tombe des lucioles*, roman paru aux éditions Picquier en 1988 et qui donnera, la même année, le film d'animation *Le Tombeau des lucioles*, d'Isao Takahata.

La première fois que Laface évoque la guerre, c'est celle de Corée, dans les années 1950. Il n'y a pas participé, mais a conservé un souvenir macabre concernant les informations qui étaient colportées à propos des soldats américains. Plus tard, il racontera la Seconde Guerre mondiale pour l'avoir vécue en compagnie de son père, toujours côté cadavres. Suite aux « bombardements, une grande époque pour le paternel, son âge d'or, [...] sur Osaka, le 15 mars puis le 1^{er} juin », Laface avait été au contact de « cadavres calcinés » (p. 86), comme il l'est lorsqu'il fait sa réapparition à l'air libre, après s'être laissé inhumer vivant, en tant que gourou de la secte des Saints-Visages de morts. Plus que l'obsession, la folie le gagne. Il se prend pour son père, voulant offrir aux morts « une tombe pour [eux] tous, six pieds quatre pouces de long, quatre pieds six pouces de large, six pieds de profondeur, [...] au cordeau comme avec un couteau dans du beurre » (p. 206), comme si leur mort signifiait plus que sa propre vie. « L'apocalypse nucléaire » (p. 206) le conduit aussi au délire quand, une fois le trou creusé, Laface le considère comme l'utérus de sa mère : « C'est vrai que ce doit être le trou d'où je suis né, attends, maman, j'arrive, attends! ... » (p. 207).

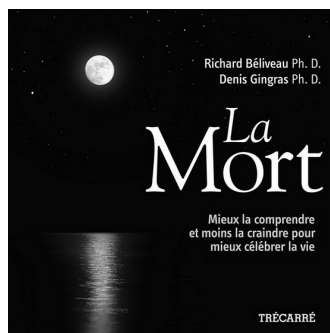
Le thème des funérailles dans *Les Embaumeurs* est l'occasion, pour Akiyuki Nosaka, de mettre en évidence l'absence de tabous par rapport à la mort et le mercantilisme qui imprègne le commerce de la mort au Japon : la tradition est malmenée par les exigences du marché dans le monde contemporain. Ainsi les cérémonies funéraires se doivent-elles d'être attirantes et modernes jusqu'à l'exagération. Bien qu'il paraisse fasciné par les ruines carbonisées et les cadavres, l'auteur règle également dans ce roman quelques comptes avec l'histoire de son pays en ce qui concerne les années de guerre et d'après-guerre : il fait mention des bombes atomiques et incendiaires qui ont arrosé par milliers les villes japonaises, il rappelle les ruines du Japon ensanglanté, les années de famine qui ont suivi la guerre et il déclare son dégoût devant de telles obscénités.

Véronique Heute

BÉLIVEAU, Richard et Denis GINGRAS

La mort

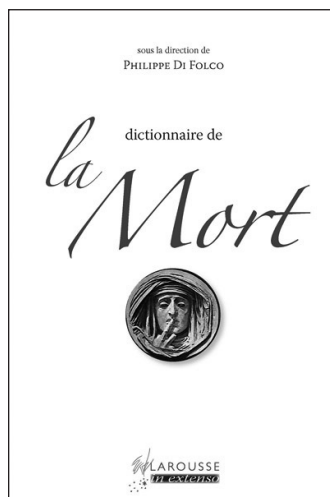
Montréal, Trécarré, 2010, 263 p.



DI FOLCO, Philippe (dir.)

Dictionnaire de la mort

Paris, Larousse, coll. « In Extenso », 2010, 1133 p.



Ces deux ouvrages, exceptionnels (et complémentaires) à plus d'un titre, dressent un panorama particulièrement attrayant et complet des savoirs actuels sur la mort.

Le premier, sobriement intitulé *La mort*, est un ouvrage de vulgarisation scientifique qui se propose de démystifier la mort en expliquant, notamment, les processus biologiques qui lui sont reliés. Les auteurs, Richard Béliveau et Denis Gingras, spécialistes en médecine moléculaire et en oncologie, n'en sont pas à leur première collaboration. On leur doit par exemple les livres à succès *Les aliments contre le cancer* (2005) et *La santé par le plaisir de bien manger* (2009), tous deux parus aux éditions Trécarré. Avec une mise en page soignée ainsi que des illustrations et des encadrés en abondance, ce volume table visiblement sur un lectorat étendu. Un lectorat qu'il a trouvé, si l'on en croit le palmarès des ventes en 2010.

Le second ouvrage, *Dictionnaire de la mort*, aura sans doute moins attiré l'attention, peut-être en raison de son caractère didactique, donc en apparence plus austère. Il s'agit pourtant d'un ouvrage très accessible lui aussi et, à bien des égards, admirablement instructif. Il se questionne quant à lui sur les modes d'expression de la mort. Mettant à contribution plus de deux cents chercheurs, dont Patrick Baudry et David Le Breton, il privilégie de multiples approches, telles l'anthropologie, la littérature, les études culturelles, l'histoire et la sociologie, sans oublier la biologie, le droit (français essentiellement) ou l'économie. Le vocabulaire courant y côtoie le glossaire technique, et les sujets abordés, qui vont d'« Abandon » à « Zombi », surprennent par leur éclectisme. On trouve ainsi des entrées comme « *Bambi* », « Déchet corporel » ou « Pythagore ». Voilà qui illustre, à tout le moins, la richesse du parcours qui attend le lecteur.

* * *

Dans *La mort*, Béliveau et Gingras ont adopté une perspective principalement (mais pas exclusivement) médicale. Ce choix n'a rien d'étonnant, puisque, à l'heure actuelle, 80 % des décès surviennent en milieu hospitalier et que, pour beaucoup d'Occidentaux, le médecin a remplacé le prêtre dans le secours prodigué aux mourants. Or, l'originalité de cet ouvrage repose sur la volonté des auteurs d'intégrer la compréhension scientifique de la mort à une réflexion de plus vaste portée, attentive, notamment, aux dimensions philosophique et culturelle. Ainsi, si les auteurs s'intéressent beaucoup aux neurotransmetteurs, aux molécules et aux infections, ils abordent également des questions aussi diverses que l'euthanasie, l'histoire des armes, les rites funéraires en Égypte ancienne ou la poésie (volontiers macabre) de Charles Baudelaire. Cette pluralité d'aspects vient renforcer la thèse que défendent les deux auteurs : l'être humain peut – et doit – accepter la mort, car une telle acceptation l'aidera à mieux savourer chaque instant de sa précieuse existence.

La mort comporte onze chapitres, ou en réalité dix, car le onzième se compose d'un choix de citations, piquantes pour la plupart, sur la mort et les inépuisables paradoxes que l'esprit humain en a tiré. De Cocteau affirmant : « La mort ne m'aura pas vivant » (p. 249) au bédéiste Jicka définissant la vie comme un « passage sur terre » et la mort comme un « passage sous terre » (p. 248), Béliveau et Gingras terminent leur ouvrage sur une note

humoristique qui sied bien avec le propos d'ensemble de leur livre. De tout temps, le rire n'a-t-il pas permis à l'être humain non pas de prendre la mort à la légère, mais de se résigner à l'inéluctable? La mort n'est pas la fin de la vie, mais la condition de la vie. Aussi Béliveau et Gingras ont-ils veillé à ce que leur ouvrage n'ait (paradoxalement) rien de morbide. Le sous-titre du livre confirme clairement (quoique plutôt inélegamment) ce placide parti pris à l'égard de la mort: «Mieux la comprendre et moins la craindre pour mieux célébrer la vie».

La progression des chapitres obéit à une logique sans faille. Au premier chapitre, «La mort dans l'âme», les auteurs ont la bonne idée de commencer par établir ce qu'est – et ce que n'est pas – la mort au regard de la biologie. En quelques pages, le lecteur apprend tout ce qu'il faut savoir, par exemple, au sujet du coma. Au chapitre suivant, «Mourir, c'est la vie!», les auteurs procèdent de manière tout à fait conséquente en proposant, cette fois, une définition biologique de la vie. De l'ADN à l'activité respiratoire ou à la vie des embryons, leur propos s'avère ici aussi très instructif.

Le troisième chapitre ménage le lecteur, qui vient d'avoir droit à de claires, mais très denses explications sur la «complexité moléculaire de l'apoptose» ou «l'origine mitochondriale de la respiration métabolique». Se tournant à présent vers l'anthropologie, la religion et le folklore, le chapitre 3, «Vivre avec la conscience de la mort: entre l'espoir et la peur», examine un échantillon de réactions humaines face à la mort. Le volet anecdotique – les auteurs parlent par exemple du cannibalisme et du mythe du vampire – est bien dosé par rapport au commentaire principal, et c'est alors qu'apparaissent de nombreux points communs avec le *Dictionnaire* édité par Philippe Di Folco.

Le quatrième chapitre s'intéresse au vieillissement, le cinquième aux causes de la mort et le sixième à «l'empire des microbes». De la peste au Moyen Âge à la grippe H1N1, le tour d'horizon paraît complet. Les renvois à l'Histoire enrichissent le regard sur l'expérience humaine de la maladie et aident à mesurer le chemin parcouru depuis Hippocrate. Force est d'admettre que santé et longévité n'ont jamais autant été à notre portée qu'aujourd'hui.

Les trois chapitres suivants, respectivement consacrés aux poisons, aux morts violentes et aux morts inhabituelles et spectaculaires, exploitent une veine épique au lieu de verser dans le sensationnalisme.

Le chapitre 7 traite de la fascination et du danger des poisons de façon détaillée et captivante; c'est peut-être le plus réussi de tout le livre. Toutefois, en comparaison du commentaire savant des premiers chapitres, certaines références historiques fournies par les chapitres 7, 8 et 9 (quand il est question des samourais, par exemple) paraîtront un brin succinctes. Elles relèvent davantage du clin d'œil que du commentaire élaboré.

Le chapitre 10 est conclusif. Les auteurs auraient d'ailleurs dû remplacer l'indication «Chapitre 11» par celle d'«Annexe» ou d'«Appendice», car c'est bel et bien le chapitre 10 qui termine le parcours. Il le fait d'ailleurs avec beaucoup d'à-propos, en se penchant sur les «événements *post-mortem*»: décomposition, embaumement, crémation, plastination, don d'organes... Manifestement, la destinée posthume du corps humain aurait pu bénéficier d'un plus long commentaire ou donner lieu à quelques chapitres additionnels tant le sujet est riche et complexe. On peut ainsi estimer que *La mort* s'achève un peu trop brusquement.

En fait, parvenu au terme de sa lecture, le lecteur ne risque pas trop de rester sur sa faim (car il aura beaucoup appris en l'espace de 250 pages). Mais il voudra certainement poursuivre sur cet élan d'encyclopédisme thanatologique, qui n'a rien (ou presque rien) de déprimant. Une réédition de *La mort*, en supposant qu'elle voie le jour, serait à coup sûr bonifiée si les auteurs y ajoutaient un ou deux chapitres sur la post-mortalité.

Osons une autre recommandation: une conclusion proprement dite serait, elle aussi, la bienvenue. Car voilà peut-être la seule omission de cet ouvrage, autrement remarquable: il y manque une conclusion, et ce, même si tout le livre s'applique à démontrer que la mort conditionne davantage la vie qu'elle ne la... conclut.

Ceux qui connaissent le volumineux ouvrage édité par Frédéric Lenoir et Jean-Philippe de Tonnac en 2004 chez Bayard, *La mort et l'immortalité. Encyclopédie des savoirs et des croyances*, se réjouiront peut-être tout particulièrement de voir paraître un autre ouvrage de référence sur la mort. Publié chez Larousse, à la collection «In extenso», où sont également parus d'autres dictionnaires attrayants (des utopies, de l'Afrique, de l'histoire sociale et culturelle du vin, pour n'en citer que quelques-uns), cet ouvrage se veut «généreux et

poreux, mais avant tout usuel», nous apprend l'avant-propos (p. 13). Ni catalogue, ni encyclopédie, ce livre entend plutôt se concentrer sur le concret et l'insolite: sur des moyens de penser la mort et sur des mots, «curieux» ou «fonctionnels», pour la désigner. Ainsi, passant du menu détail ou de l'anecdote à l'éclaircissement de contextes plus généraux, cet ouvrage propose rien de moins qu'une exploration de l'imaginaire, des rites, des mythes, des civilisations et des discours, sans perdre de vue le cuisant paradoxe entretenu par nos sociétés contemporaines: ou bien la mort fait peu parler d'elle, ou bien elle le fait de façon brutale.

Le maître d'œuvre du *Dictionnaire de la mort*, Philippe Di Folco, est essayiste et romancier. On lui doit une encyclopédie du *Chien* (Textuel, 2011); la direction d'un *Dictionnaire de la pornographie* (PUF, 2006); un recueil de recettes inspirées des films de Coppola et de Scorsese, écrit en collaboration avec Claire Dixsaut, *À table avec la mafia* (Viennot Agnès, 2009); un essai sur *Les grandes impostures littéraires* (Écriture, 2006), de même que bon nombre de romans. Le *Dictionnaire de la mort* a nécessité cinq années de travail et la contribution d'environ deux cents auteurs, dont certains ont déjà collaboré à *Frontières*. Cette transdisciplinarité entre pour beaucoup dans la richesse de contenu de ce livre, tout comme l'ouverture à des sphères culturelles non francophones, tels le Mexique ou la Chine, deux pays caractérisés par des comportements très surprenants pour nous eu égard à la mort et aux défunts. Par-delà les procédés courants dont nous nous servons, au quotidien, pour éluder la mort (métaphores, euphémismes, litotes, plaisanteries et autres détours) ou, au contraire, pour la visualiser mais en l'esthétisant (dans les musées ou les cimetières), Di Folco et ses contributeurs révèlent l'infinie diversité (et vitalité) vers lesquelles les a entraînés Thanatos.

C'est l'occasion d'articles qui paraîtront inusités de prime abord, mais qu'on jugera pertinents sitôt qu'on les aura lus: «asticot», «Dark Vador», «dessin animé», «gangsta rap», «star»... On ne sera sans doute pas surpris d'apprendre que Philippe Di Folco est un inconditionnel de Borges. Il y a quelque chose de borgésien dans le travail collectif qu'il a dirigé.

Sous l'entrée «abandon», les premiers mots du dictionnaire (par Vincent Cespedes) sont d'un à-propos remarquable: «La vie est l'ensemble des fonctions qui s'abandonnent à la mort. / Vivre, c'est ne

pas arrêter de mourir [...]» (p. 15a) Il n'en faut pas plus pour ouvrir le bal. Le *Dictionnaire de la mort*, assez captivant pour être lu d'une couverture à l'autre, est encore plus propice à une lecture glaneuse, au hasard des pensées et des inspirations du moment. Comme outil de réflexion, son apport n'a rien de banal.

Il suffit, pour s'en convaincre, d'observer l'enchaînement des articles: «fête des morts (Mexique)», «feu éternel», «film catastrophe», «film d'horreur», «fin et finitude», «Flaubert», «foeticide», «formation aux métiers funéraires», «fosse commune» (p. 459-468)... Nous n'avons là qu'une dizaine de pages; le volume en comporte plus de mille.

On trouve ainsi réunis des points de repère essentiels pour notre civilisation, fussent-ils bibliques («Abel et Caïn», «Abraham (sacrifice d')»), mythologiques («Léthé», «psychopompe») ou culturels («Chine traditionnelle», «Dracula», «seppuku»); des termes spécialisés («adipocire»); des problèmes sensibles («avortement», «sida», «suicide» et même «acceptation»: pourquoi faudrait-il penser à la mort et nous détourner de l'impératif de vivre?). On trouve aussi des entrées nominatives: de Giorgio Agamben à Michel Foucault ou Andy Warhol, de Montaigne à Beckett ou Primo Levi, la liste est longue de personnalités ayant contribué à penser ou exprimer la mort.

Plusieurs rubriques sont complémentaires à l'ouvrage de Béliveau et Gingras: «Accident mortel» ou «Empoisonnement», qu'on pourra lire parallèlement afin de mesurer la diversité (et la complémentarité) des points de vue. Au sujet des poisons, par exemple, le *Dictionnaire* ne fournit pas la même nomenclature savante que *La mort*, mais propose plutôt un éclairage de leur valeur symbolique.

Bref, le *Dictionnaire de la mort* se démarque du lot de dictionnaires thématiques par une grande humanisation du sujet. De toute évidence, le plus grand soin a été porté au repérage du contenu propice à chaque article. Ainsi, l'entrée «adolescence» consigne la fascination des individus de ce groupe d'âge pour la mort, mais traite aussi du suicide et du deuil des adolescents. L'entrée «Afrique subsaharienne» démontre l'existence d'une spécificité africaine de l'acceptation de la mort. Visiblement, les auteurs ont cherché des associations et des angles inédits, par exemple les liens entre l'adultère et la mort, et cet effort fait de ce dictionnaire un ouvrage comme il s'en fait trop peu.

Patrick Bergeron